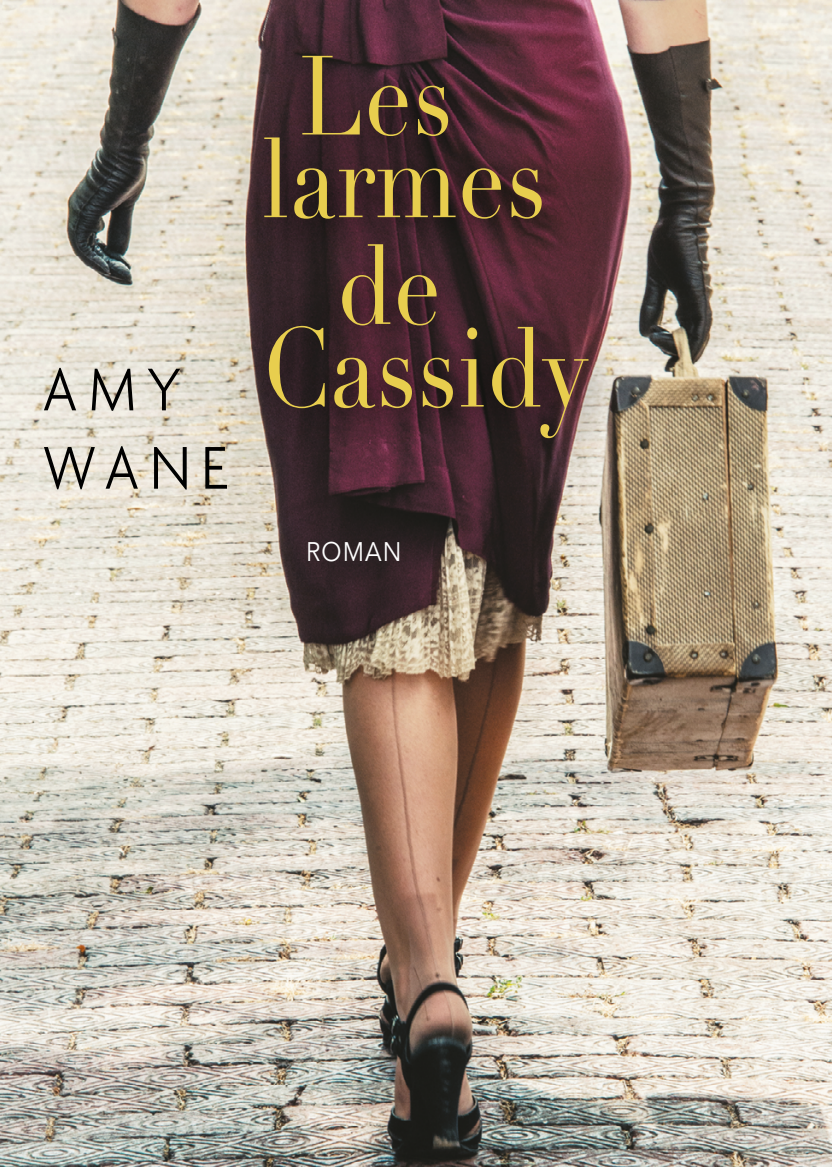




# Les larmes de Cassidy

AMY  
WANE

ROMAN

Pour les fans de Downton Abbey

C  
CHARLESTON

## Un grand destin de femme dans le xx<sup>e</sup> siècle mouvementé

*Paris, 1935.*

Matthew Alban-Wilson, jeune et brillant docteur dans un hôpital parisien, s'intéresse à une patiente plongée dans le coma qui est arrivée sept ans plus tôt. À son réveil, la dénommée Blanche raconte son histoire à Matthew, révélant qu'elle se nomme Cassidy McMurray et qu'elle est une aristocrate irlandaise.

De Clifden à Paris en passant par l'Inde, Cassidy retrace son histoire. Mais cela lui redonnera-t-il le goût de vivre après la perte d'une décennie d'existence ?

*ENTRE KATE MORTON ET SARAH LARK,  
UN PREMIER ROMAN ENTHOUSIASMANT !*

**Amy Wane** est passionnée d'Histoire, de voyages et d'écriture depuis sa plus tendre enfance. Elle rêve de vivre quelque part entre Londres, Paris et Pondichéry. *Les larmes de Cassidy* est son premier roman.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-172-6



9 782368 121726

**9,50 euros**  
Prix TTC France

  
**CHARLESTON**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

# LES LARMES DE CASSIDY



Amy Wane

LES LARMES  
DE CASSIDY

*Roman*



© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017  
29, boulevard Raspail  
75007 Paris – France  
[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)  
ISBN : 978-2-36812-172-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :  
[www.facebook.com/Editions.Charleston](https://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston

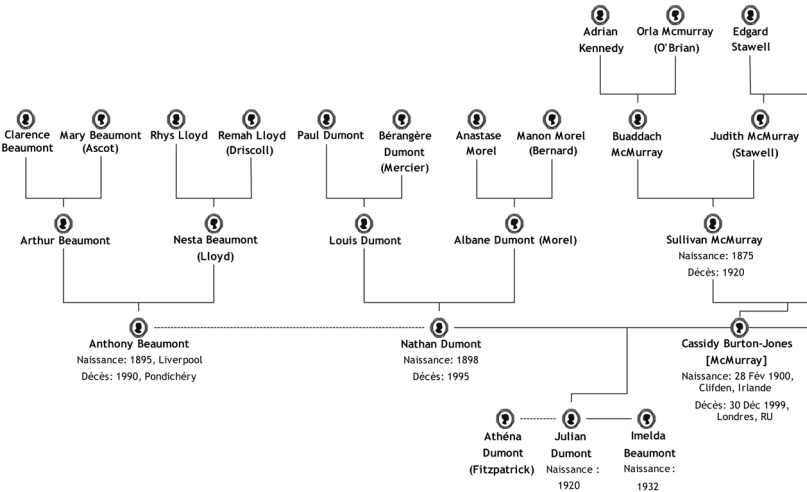
*À ma mère, Loth Wane.*



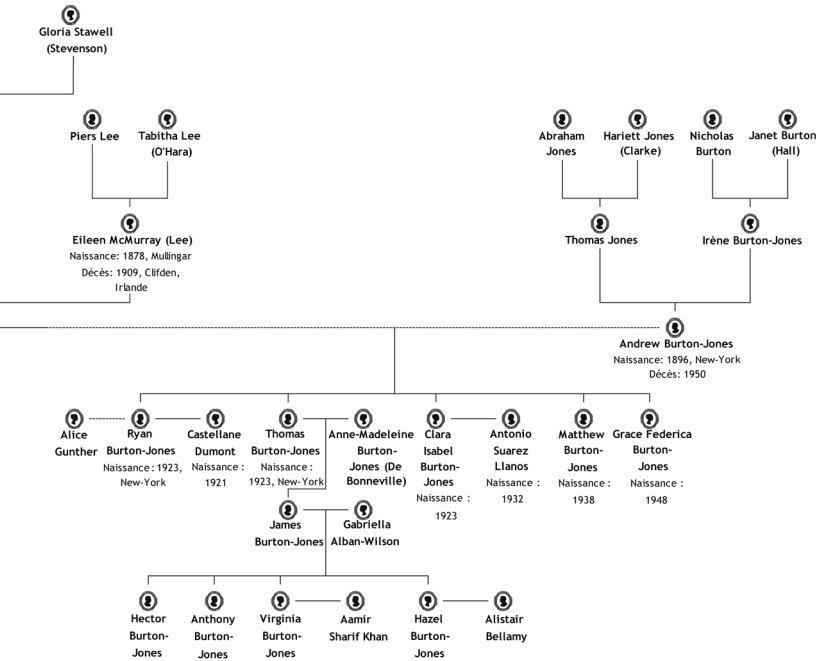
“She made broken look beautiful  
and strong look invincible.  
She walked with the Universe  
on her shoulders and made it  
look like a pair of wings.”

Ariana Dancu

# Arbre généalogique de Cassidy



# Burton-Jones [McMurray]





*L*a pluie fine qui mordait son visage inondé de larmes réveillait en elle une tristesse profondément enfouie. Courir, sans s'arrêter, encore et davantage pour oublier la douleur et tenter d'apaiser son cœur meurtri. Que faire face aux malheurs et à la souffrance, lorsque le désespoir menace de faire sombrer l'esprit ? Que faire, toujours que faire ! Comment échapper à la noyade et survivre à l'immersion dans les abysses de l'accablement ?

*Elle en oubliait Paris, pourtant majestueuse à la lumière des réverbères et du mince croissant de lune. Cette jungle flamboyante, farouche et insaisissable dont les pavés répercutaient le son des dernières bottes ouvrières et des carrosses empanachés. Aveuglée par les larmes, sourde au monde qui l'entourait, son regard exprimait toute la détresse d'une âme tourmentée et elle évoluait, inconsciente, vers son unique but : le Champ-de-Mars.*

*Devant elle s'étendait la splendide avenue des Champs-Élysées dont les boutiques aux frontons illustres déversaient sur les trottoirs les dernières élégantes chargées de paquets. Paris la Belle étalait là sa verdure, ses rues et son histoire au regard du monde. Dans sa course effrénée, elle demeurerait insensible à la délicate et poétique beauté de la ville au*

*crépuscule. Les roues crissèrent, les passants hurlèrent, et elle rencontra son destin.*

*« Votre tombeau sera le mien » prononça-t-elle dans un dernier soupir avant de s'abandonner à l'obscurité finale, à la nuit éternelle, au noir de l'oubli...*

PREMIÈRE PARTIE

IRLANDE



# Chapitre 1

*Paris, France, 1934*

**M**atthew prit le dossier numéro dix et glissa la main dans ses cheveux noirs, un geste anodin qui fit sourire la secrétaire face à lui. Le Dr Alban-Wilson était sans conteste le plus bel homme de l'hôpital. Patientes, infirmières, toutes étaient folles de lui. Son dossier en main, le médecin se fraya tant bien que mal un chemin dans les couloirs bondés et s'arrêta devant une immense salle aux murs peints à la chaux. C'était un lieu à l'atmosphère indescriptible, à la fois triste et inquiétante. Au fond de la pièce, assis sur le rebord d'un lit en fer, un homme aux traits tirés, âgé d'une quarantaine d'années, contemplait par la fenêtre la vie fourmillante de Paris.

— Monsieur Armand, comment allez-vous aujourd'hui ?

La réponse tarda à venir. On voyait encore sur ses joues les larges sillons sombres tracés par les larmes. La gangrène. Il avait fallu amputer et l'homme assis dans les draps défaits ne parvenait pas à l'accepter.

— Comme un homme avec un pied mort...

Matthew examina son patient, constatant avec satisfaction l'amélioration de la cicatrisation et l'évolution de la douleur, puis ordonna à l'infirmière de refaire le bandage. Tandis que celle-ci s'activait, Matthew demanda des nouvelles de Mme Armand.

— Je l'ai envoyée chercher des pommes, elle me casse les oreilles avec ses jérémiades. À croire que c'est son pied qui est mort !

Jacques Armand avait débarqué à l'hôpital dans un état critique. Le notable morvandiau s'était blessé en visitant une métairie et n'avait pas cru bon de soigner une plaie qu'il pensait bénigne. À son arrivée à l'hôpital, il était déjà trop tard. Depuis, les revenus de l'avocat de campagne épargnés au fil des ans se réduisaient comme peau de chagrin et si rien n'était fait, les Armand finiraient ruinés avant la fin de l'an.

Les chairs mutilées, les cœurs fatigués et les rêves détruits composaient le quotidien de Matthew, dans cette odeur d'éther qui saisissait la gorge. L'histoire de l'hôpital était inscrite à l'encre des larmes et du sang et lui-même s'était résigné face à cette fatalité.

— Tiens, voilà ta pomme ! Pas moyen d'en trouver une à un prix raisonnable dans cette maudite ville. À croire que les pommiers sont en or. Méfions-nous de ce genre de dépenses ou Paris nous ruintera !

Quiconque ayant connu Jeanne Armand l'aurait trouvée changée. Sa joie de vivre et son insouciance

avaient disparu depuis l'accident de son mari. Elle semblait lasse et un pli soucieux barrait désormais son front.

— Madame Armand, je ne suis pas sans savoir les ennuis qui sont les vôtres et j'espère apporter la réponse à votre malheur. Une de mes connaissances possède un atelier de couture à Monftermeil. Elle a été impressionnée par le mouchoir que vous m'avez offert et propose de vous embaucher pour un an. Les couturières y sont payées trois francs et demi par jour et vous pourrez retourner dans le Morvan une fois par mois. D'ici la fin de l'année, je ne doute pas que vos caisses seront renflouées.

Jeanne resta hébétée par l'annonce. Jusqu'alors si désespérée, elle voyait enfin une issue favorable au drame qui touchait sa famille.

— Dieu vous bénisse, Monsieur Alban-Wilson. Le monde serait bien plus beau, si tous étaient comme vous !

Sur ces mots, Matthew quitta la pièce. Le regard plein de gratitude des époux Armand n'aurait pu le rendre plus heureux. Il y avait une certaine jouissance à toucher du bout des doigts l'idée utopique que l'on est responsable du bonheur d'autrui. Donner la vie ou sauver de la mort : les médecins tenaient entre leurs mains une chose intangible qui, chaque matin, donnait à Matthew la force de se réveiller. Sous l'auspice d'une matinée bien commencée, le Dr Alban-Wilson s'attela à la tournée de ses autres patients.

C'était toujours la même routine : la tournée des patients le matin, les opérations l'après-midi. Jeune, célibataire, Matthew ne se plaignait jamais de ses

nombreuses gardes ni de finir tard, et terminait ses journées avec ce qui était depuis plus de six ans un rituel pour lui. Au dernier étage de l'hôpital se trouvait la chambre 100, l'une des plus belles de l'hôpital, occupée par ceux qui en profitaient le moins. Chaque médecin y avait un patient dans le coma.

Tout au long des murs se trouvaient des lits séparés par des rideaux bleu pâle. Quelques médecins saluèrent Matthew et il fit de même avant de s'arrêter devant le troisième lit de la rangée de gauche, où une infirmière s'affairait. La patiente, âgée d'une trentaine d'années, reposait dans les draps amidonnés, les yeux clos. Si elle n'était pas belle, elle était indéniablement fascinante. Un curieux mélange de peur, de tristesse, de courage et de noblesse se dégageait d'elle et conférait à ses traits une majesté peu commune. Qui était-elle ? Nul ne le savait. C'était grâce à la générosité d'un certain Ernest de Bonneville, un riche aristocrate et ami intime du directeur de l'hôpital, qu'elle avait pu bénéficier de soins toutes ces années.

Six ans auparavant, Matthew débarquait tout juste de son Amérique natale et s'était immédiatement attaché à celle qui était devenue sa patiente fétiche. La patiente avait été surnommée Blanche, sans doute d'après Blanche-Neige, et le nom était resté. Son mystère l'intriguait et il voulait savoir ce que dissimulaient ces paupières closes. Le médecin s'approcha d'elle et vérifia ses constantes, excellentes. Un petit miracle dans les prochains jours n'était pas à exclure. Son examen de routine terminé, Matthew rajusta la couverture, tira les rideaux et s'en alla.

L'heure du repos sonnait enfin. Il dévala les escaliers vermoulus, puis emprunta un immense couloir de stuc gris à l'odeur sempiternellement pestilentielle. Une porte dérobée ouvrait sur un immense hangar faiblement éclairé par quelques lampes suspendues qui faisait office de salle de repos. Au fond, une trentaine de lits s'alignaient contre un mur de pierres. Objets de convoitise, ils étaient rarement libres, et ce jour-là ne faisait pas exception. Déçu, Matthew se mit en quête d'un lieu de substitution pour se reposer. Au centre de la pièce trônaient trois immenses tables qui rassemblaient quelques internes occupés à jouer aux cartes et aux dés, ou à réviser. À gauche, les canapés étaient tous accaparés par des infirmières qui se retournèrent à l'unisson sur le passage du séduisant docteur. À droite, quelques groupes débattaient de politique ou écoutaient la radio. D'autres, plus solitaires, lisaient le dernier roman à la mode.

Matthew se résigna. Sous peu, le docteur Arnaud prendrait sa retraite et il aurait enfin un bureau à lui. Quelques internes le saluèrent et il leur répondit d'un discret signe de tête. Sa voie était toute tracée depuis ses seize ans. Quand, quatre ans, plus tard il avait débarqué à Paris, rien ni personne n'aurait pu l'empêcher de réaliser son rêve. Son ascension fulgurante au sein de l'hôpital ne lui avait pas valu que des amis, mais qu'importe, tant que cela lui permettait de se faire un nom et de se délester de la chape pesante d'Albert Theodore Wilson, son banquier de père.

La salle des casiers rappelait toujours à Matthew ses premières années parisiennes, quand son amour

du métier le poussait déjà à un travail acharné. Son dur labeur avait impressionné le directeur de l'hôpital, un éminent chirurgien qui avait trouvé en lui l'idéal de mérite qu'il recherchait. Sous l'aile du professeur Pinget, il avait appris les ficelles du métier et une fois fin prêt, avait décroché un poste de docteur. Matthew ôta la minuscule clef en bronze qui pendait à son cou et se dirigea vers le casier A24, dont le rangement impeccable témoignait d'une rigueur quasi-militaire héritée de son père.

Il fouilla un instant dans un sac de toile et en sortit un livre relié de cuir : « *C'était le meilleur et le pire des temps, le siècle de la sagesse et de la folie, l'ère de la foi et de l'incrédulité, la saison de la lumière et des ténèbres, le printemps de l'espérance et l'hiver du désespoir.* » C'était *Un Conte de deux villes*, de Dickens. Matthew s'adossa à son casier et dévora le roman, avant de glisser dans les bras de Morphée.

\*

— Docteur Alban-Wilson ! Docteur Alban-Wilson !

Un interne essoufflé pénétra dans la salle des casiers, manquant de causer un infarctus à Matthew. Simon Legrand, un jeune homme au visage poupin encadré d'une chevelure brun sombre, était le protégé de Matthew – statut dont il profitait allégrement pour amadouer la gent féminine de l'hôpital.

— Qu'y a-t-il ? Quelque chose de grave ?

— Non, bien au contraire. Blanche est réveillée ! Le docteur Alonso m'a chargé de vous prévenir de toute urgence. Il attend de savoir comment vous voulez procéder.

Matthew ne dit mot, s'appliquant à masquer son enthousiasme. Sa patiente favorite avait beau se réveiller, il n'était pas question de perdre sa contenance. Dans la salle de repos, le silence s'étirait, comme suspendu à sa réponse. Feignant l'indifférence totale et le plus parfait professionnalisme, Matthew annonça qu'il rendrait visite à sa patiente le lendemain soir, comme à son habitude.

— Le docteur Alonso est tout aussi compétent pour s'occuper d'elle. Qu'il ne s'embarrasse pas de mon avis. Demande-lui simplement d'avoir l'amabilité de déposer le dossier de santé au secrétariat, je regarderai cela à mon réveil.

Il avait à peine terminé sa phrase que Simon reprenait déjà sa folle course dans l'hôpital. Matthew resta songeur. Le réveil de l'inconnue le satisfaisait autant qu'il l'emplissait de doutes. Mais il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Rafael Alonso était un excellent médecin et l'un de ses rares amis à l'hôpital, Blanche ne pouvait être entre de meilleures mains. Par chance, un lit venait de se libérer et Matthew ne laissa pas à d'autres le temps de s'y précipiter. Il s'allongea et sombra immédiatement dans le sommeil. Quelques jeunes femmes coulèrent un regard dans sa direction. Lorsque le séduisant médecin dormait, il abandonnait son air austère pour la quiétude des assoupis.

Matthew se réveilla aux alentours de cinq heures ; sa première vraie nuit de sommeil depuis des lustres. Autour de lui, seuls quelques pas rapides et quintes de toux étouffées venaient rompre le silence. Le calme avant la tempête. Bientôt, la machine dont il n'était qu'un rouage se mettrait en branle, et

au calme succéderait la cacophonie habituelle des grands hôpitaux parisiens. Profitant de quelques secondes supplémentaires de répit, Matthew se réfugia sur le toit et, confortablement emmitouflé dans son manteau, contempla le lever du soleil.

C'était dans la lumière de l'aurore naissante qu'il se souvenait le mieux de sa mère. Lorsqu'il était enfant, elle le réveillait à l'aube pour voir le soleil poindre à l'horizon et arroser délicatement de ses rayons les maisons bostoniennes. Sa grand-mère et sa mère auraient su décrire la poésie de cet instant mais ni l'une ni l'autre n'étaient encore là. Matthew s'arracha enfin à sa contemplation pour entamer la longue journée qui l'attendait.

La secrétaire de nuit l'attendait. Sans même avoir eu besoin de demander, il se retrouva avec une tasse de café noir et fumant en main. Julie le regarda en coin feuilleter son agenda, espérant un mot gentil de sa part. Lorsqu'il la remercia enfin, elle en rougit de plaisir. Matthew n'était pas un séducteur. Son cœur s'était embrasé trop tôt pour faire de lui une âme vagabonde. Il invitait parfois une femme à dîner pour échapper à la routine de l'hôpital, mais s'interdisait toujours de fréquenter patientes ou infirmières. Chaque rendez-vous était teinté du goût amer de la trahison quand il pensait à celle qu'il aimait et qui l'attendait de l'autre côté de l'Atlantique.

Matthew consacra sa matinée aux visites : grands brûlés, anciens soldats de la Grande Guerre, scrofuleux... Puis il s'attela aux amputations, chirurgies et autres plaies à recoudre. Les opérations se succédèrent mais Matthew ne cessa de penser à Blanche. Depuis six ans, il n'avait jamais manqué de lui rendre

visite en lui parlant comme si elle pouvait répondre. Ému de cette dévotion, le professeur Pinget avait averti son protégé : nombre de patients de la chambre 100 ne se réveillaient jamais. Mais il n'avait jamais perdu espoir, et le miracle avait eu lieu.

Son service terminé, l'Américain se décida enfin à rendre visite à sa patiente. En remontant le long couloir qui menait à la chambre, mille questions se bousculèrent dans son esprit. Si d'un point de vue médical sa patiente n'avait aucun secret pour lui, dans les faits, elle était une parfaite inconnue. Assise sur son lit, elle portait à ses lèvres une cuillère remplie de soupe qu'elle aspira avec un léger bruit de succion. Matthew sourit. Les soupes de l'hôpital étaient infâmes et rendaient probablement malades plus de patients qu'elles n'en guérissaient.

Il fallait bien admettre qu'elle était plus belle que ce qu'il avait cru. Son front haut et son admirable port de tête témoignaient d'élégantes manières, qui ne manquèrent pas d'attiser sa curiosité.

— Bonjour Blanche, comment vous portez-vous ?

Elle posa sa cuillère dans l'assiette et se tourna lentement vers lui, le dévisageant avec des yeux impitoyables d'un beau vert émeraude. Elle semblait intriguée, surprise même, et le scruta longtemps sans répondre. Puis, après un silence interminable, elle s'adressa à lui d'une voix grêle et mal assurée.

— Aussi bien que quiconque sorti d'un coma de six ans et qui s'adresserait à un parfait inconnu. Vous êtes ?

La réponse caustique ne destabilisa pas Matthew. Il sourit, dévoilant sa dentition parfaite et ses adorables fossettes.

— Excusez ma maladresse. Je crains d'avoir manqué à tous les usages. Docteur Alban-Wilson, votre médecin.

— Oh, vous êtes donc l'un de mes bienfaiteurs...

Le regard de Blanche se fit plus doux et malicieux, révélant davantage la belle femme qu'elle avait été. Elle dévisageait à présent son médecin avec un amusement manifeste. C'était donc lui qui faisait chavirer le cœur des femmes ? Rien d'étonnant. Assurément, Matthew Alban-Wilson était bel homme. Ses yeux saphir contrastaient avec la noirceur de sa chevelure de jais et, même dans son austère blouse blanche, il dégageait un charme électrisant. Si Blanche ne l'avait pas deviné passionnément amoureux, elle aurait parié qu'il faisait ses courses parmi les infirmières.

Matthew contrôla son pouls et vérifia sa perfusion. Derrière son indifférence feinte, il sentait le regard de sa patiente l'observer sous toutes ses coutures pour percer l'image du brillant docteur qu'il donnait à voir. Il l'assura de l'évolution positive de sa mémoire puis, intimidé, se hâta de regagner la salle de repos, laissant le mystère entier. Il n'y resta pas plus d'une trentaine de minutes avant qu'un drame ne le ramène à la dure réalité de sa profession.

Un tragique accident avait eu lieu près du pont de l'Alma, et les blessés affluaient vers l'hôpital. Un omnibus s'était renversé et les victimes se succédaient. Matthew fit tout ce qui était en son pouvoir pour les sauver. Malheureusement, après des heures de lutte acharnée, peu d'entre eux survécurent.

Quelques jours plus tard, le professeur Pinget convoqua son protégé dans son bureau. Il était

conscient de l'impact de tels drames sur ses médecins et il ne voulait prendre aucun risque avec Matthew. Il lui donna une semaine de repos complet, en espérant qu'il accepterait sa proposition de la passer chez lui. Cela n'aurait pas manqué de rendre Ludmilla heureuse mais Matthew déclina la proposition.

Aussitôt ses quelques affaires rassemblées, il héla une voiture de poste, s'installa au rebord de la fenêtre et indiqua une adresse au chauffeur qui s'empressa de mettre son percheron au pas. À la capitale succéda la banlieue grise, et aux immeubles les demeures cossues entourées de jardin.

La voiture se gara enfin et Matthew descendit devant une somptueuse demeure néoclassique aux murs recouverts de lierre, qui embaumait le chèvrefeuille. Tout à sa joie de retrouver la maison qui lui rappelait tant de souvenirs, il se dirigeait déjà vers la porte quand le chauffeur se rappela à son bon vouloir. Matthew fouilla dans la poche de sa jaquette et en ressortit une liasse de billets froissés, signifiant au chauffeur qu'il pouvait garder la monnaie. Ce dernier s'empressa d'empocher l'argent avant de mettre son cheval au départ. Au son des sabots du percheron qui claquaient à leur rythme régulier, Matthew poussa les grilles de la demeure. Le jardinier s'arrêta net en l'apercevant, puis alla prévenir le majordome.

— Vous désirez ?

— Matthew Alban-Wilson, veuillez prévenir Madame Cochin que son neveu est arrivé.

Le majordome lui indiqua un salon qui respirait le lustre d'un autre temps. Il n'y avait pas de plus bel endroit pour lui. Il jaugea l'un des fauteuils et

s'y jeta sans vergogne comme lorsqu'il était enfant. Quelques instants plus tard, Matthew entendit des cris de joie et un tonnerre de pas dévaler l'escalier. Geneviève Cochin accourut dans le salon pour embrasser son neveu. Cela faisait quatre mois que Matthew n'était pas venu. La tante donna ses ordres et tandis que l'un des domestiques se rendait chez le boucher pour récupérer une belle pièce de bœuf, on prépara une chambre à l'étage.

Matthew n'eut pas besoin d'expliquer les raisons de sa visite. Sa tante Geneviève ne désirait rien d'autre que de l'avoir à ses côtés, tout autant que Maurice Cochin était ravi d'accueillir une présence masculine chez lui. Dès le premier jour, il honora son invité du petit vin exquis qu'il gardait pour les grandes occasions. Tandis que Matthew prenait ses aises dans la demeure bourgeoise de sa tante, ses soucis semblaient s'effacer, comme s'il suffisait de revenir en enfance pour qu'ils s'envolent...

\*

Blanche se sentait vide. Il n'y avait pas d'autres mots pour décrire l'impuissance de ceux qui tentent de savoir qui ils sont. Elle était lasse de se triturer l'esprit à la recherche d'une image, d'une odeur, d'un souvenir qui lui permettrait de mettre un nom sur le visage qui la fixait dans le miroir. Cette nuit-là, une douleur fulgurante lui vrilla le crâne. Désorientée, elle sentit une vague de terreur la submerger quand son corps se mit à convulser. Alertée par ses cris, l'infirmière de garde tenta de la maintenir à grand-peine. Le docteur Alonso arriva enfin, lui

administra un puissant sédatif, et tandis qu'elle som-  
brait dans l'inconscience, elle constata l'absence du  
séduisant Dr Alban-Wilson.

À son retour, Matthew s'empressa de rendre visite  
à sa patiente fétiche, sans évoquer la crise dont le  
docteur Alonso l'avait informé. Blanche lui en sut  
gré. De cette nuit, elle n'avait retenu qu'une chose :  
un nom, son nom. Cassidy McMurray. C'était tout  
mais il n'en fallait pas davantage pour la conforter  
dans sa quête d'identité. Un à un, elle collecterait  
les fragments manquants de son existence. Elle n'en  
avait rien dit à son médecin pour l'instant, c'était  
mieux ainsi. Après l'avoir auscultée, Matthew sortit  
un beau pain blanc d'un panier en osier.

— La cuisinière de ma tante vous souhaite un  
prompt rétablissement. C'est pour accompagner la  
soupe.

Pendant qu'elle dînait, Matthew lui raconta la vie  
à l'hôpital et ce qui avait changé dans le monde pen-  
dant son coma. Ni l'un ni l'autre ne s'appesantirent  
sur leur vie. Elle ne se souvenait pas de la sienne,  
et il y avait tant de choses que lui aurait préféré  
oublier.

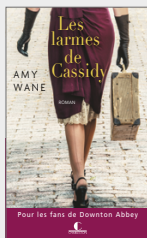
Blanche commençait à se rétablir. Sa prompte  
guérison fut qualifiée de « petit miracle » par le pro-  
fesseur Pinget. Elle se déplaçait seule à présent et,  
avec l'aide d'une canne, faisait de longues prome-  
nades dans le jardin de l'hôpital. Depuis son accès  
de convulsions, elle ne cessait de chanter « *Hear the  
wind blow love, hear the wind blow // Hang your head  
o'er and hear the wind blow* », qu'un vieil irlandais avait  
reconnu comme les paroles du *Connemara Cradle  
Song*. Il s'était alors adressé à elle en gaélique et à

sa grande surprise, elle lui avait répondu. Cette rencontre permit à Cassidy d'ajouter une pièce à son puzzle en espérant que bientôt, elle lèverait complètement le voile sur son mystère. Le soir même, elle fut prise d'une nouvelle crise. Le docteur Alban-Wilson était de garde et, contrairement au docteur Alonso, il ne lui administra aucun sédatif. Celle qu'il appelait encore Blanche se souvenait et il le comprenait. Lorsqu'elle cessa enfin de se débattre, elle sombra dans le sommeil...

Cassidy ne se réveilla que dix-huit heures plus tard. Ses yeux rougis et gonflés s'accommodèrent tant bien que mal à la lumière blafarde de la chambre d'hôpital. À ses côtés, le docteur Alban-Wilson s'était assoupi. James aurait eu le même âge que lui s'il avait survécu. Elle se redressa, réveillant le médecin. Ce dernier avait réfléchi. Il voulait faire quelque chose pour sa patiente. Il sentait qu'elle avait besoin d'aide, que les secrets qu'elle cachait recelaient une part de mystère extraordinaire.

Il voulait s'inspirer des travaux des femmes de sa famille. Philippine Stroganova, sa grand-mère, était une psychiatre franco-russe de renom. Elle avait épousé en premières noces Augustin Alban de Fitz-James, un jeune homme de la haute bourgeoisie nantaise. Ils avaient eu deux enfants : Daphné, la mère de Matthew, et Geneviève. Lorsque Daphné s'était mariée et s'était rendue aux États-Unis, sa mère l'avait suivie. Pour occuper leurs journées, Daphné et sa mère se rendaient dans les hôpitaux bostoniens où elles interrogeaient les malades sur leur vie passée.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Les larmes de Cassidy**  
Amy Wane



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et  
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

